

peu rassuré, mais toujours défiant, et ayant peine à se remettre de la secousse terrible qu'il venait de ressentir.

— Ah ! c'est que vous n'avez pas, comme moi, la mémoire du cœur. Mais je ne me trompe point, et, au premier regard, à la lumière du jour, je s'ai pas hésité. Procédons aux présentations. Cela achèvera de vous rassurer.

Son interlocuteur, maintenant, fixait sur lui des regards un peu moins troublés, et l'on voyait, sur son visage, l'effort de la pensée cherchant à rappeler d'anciens souvenirs encore confus, mais qui commençaient à pointer dans le cerveau.

— Ami, poursuivait Louis Clermont, d'une voix très-calme, en se tournant vers Cuchillo, j'ai l'honneur de te présenter monsieur le marquis Paul de Kandos, fils unique du duc de Kandos, vieux gentilhomme franc-comtois et millionnaire.

À ces paroles, Cuchillo ouvrit de grands yeux, tandis que le marquis pâlisait et rougissait tour à tour, en proie au terrible malaise de se voir si bien connu et d'entendre indiquer ainsi tous ses titres qui, à coup sûr, ne semblaient lui causer, dans ces conditions, aucun triomphe d'amour-propre.

Néanmoins, il n'essaya plus de nier et garda le silence, ne sachant ni ce qu'il devait dire, ni ce qu'il devait faire.

— Monsieur le marquis, ajouta Louis Clermont, je vous présente mon meilleur ami et mon vieux compagnon... d'épreuves, J. an Prunceau, dit Cuchillo.

Ce dernier eut un geste de stupeur.

— Mais tais-toi donc ! imprudent ! fit-il en se penchant à l'oreille de son compagnon.

— Laisse moi faire ! répliqua l'autre tout bas. J'agis à coup sûr !...

Il reprit haut :

— Il a eu des malheurs... dans le genre des vôtres... Seulement, moins chancieux que vous... jusqu'à présent... il les a expiés fort durement par une condamnation à laquelle il a échappé, et il est venu demander un refuge à la pampa, ainsi que vous le faites vous-même, en cet instant.

« Vous voyez donc bien que, de son côté, vous n'avez rien à craindre, et qu'il n'est pas plus homme à vous dénoncer et à vous livrer, que je n'en suis capable moi-même. »

Le marquis de Kandos, puisque c'était bien lui, respira fortement pour la première fois.

Il était évident que, pour la première fois, il commençait à se rassurer sérieusement, en comprenant qu'il se trouvait en face de gens dont on ne pouvait dire qu'ils fussent la fine fleur de l'honnêteté... au point de vue des lois !

— Quant à moi, qui ai aussi eu ma part de malheurs... — continua le forgeron rusé, toujours sur le même ton distingué et sympathique qu'il avait brusquement adopté, — je serais homme à me faire tuer pour vous sauver, ou vous être utile...

« Voyons, Paul, ne reconnaissez-vous donc pas votre vieil ami, j'ose le dire, votre ancien compagnon, le guide de votre jeunesse, — Louis Clermont ? »

À ces mots, Paul de Kandos tressaillit des pieds à la tête, et il s'élança vers son interlocuteur, comme s'il voulait le considérer de plus près.

Louis Clermont lui saisit les deux mains.

— Oui, s'écria-t-il avec chaleur, regardez-moi bien. C'est moi, moi, vous dis-je !

— En effet, murmura le marquis avec stupeur. C'est bien vous... ici... sous ce costume... Mais il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus...

— Une vingtaine d'années ! Dame ! on a vieilli. Puis la vie a été dure, quelquefois ! Pourtant, je n'ai pas hésité !...

— Puis, je m'attendais si peu à vous trouver... dans ce désert...

— On était mieux dans les salons parisiens ou dans les casinos des villes d'eau, où la roulette nous a si proprement nuttoyés tous les deux, n'est-il pas vrai ?

Un nuage passa sur le front de Paul de Kandos.

— Ou, je me le rappelle... maintenant... fit-il d'un ton sombre.

Il s'arrêta et respira, accouant la tête, d'un air plus ouvert et plus joyeux.

— Peu importe... je suis heureux de vous retrouver... Ah ! cela fait du bien... cela rajeunit... et vous me sauvez !

— Parbleu !

— Ainsi, la fortune n'a pas été meilleure pour vous que pour moi ? ajouta-t-il en le regardant avec attention.

— Ma foi, non, à ce qu'il paraît... Et je le regrette, pour tous les deux.

— Cela devait être, après tout, répliqua le marquis avec un peu d'amertume. Nous ne prenions, ni l'un ni l'autre, à cette époque, le chemin qui mène à la fortune, à la considération, à la gloire... à l'honneur, ajouta-t-il tristement. Clermont, c'est vous qui m'avez perdu !

— Allez, mon cher ami, ne soyez pas injuste envers vous-même, et ne me faites pas plus grand que je ne le suis, vous aviez de bien jolies dispositions !

— J'étais jeune, j'étais fou... je n'étais pas méchant, ni gangrené jusqu'à la racine... Si mon père n'y était pris autrement avec moi, et si je ne vous avais pas rencontré... au moment psychologique... comme disent les philosophes allemands... ma vie aurait pu, aurait dû être différente.

Je serais, aujourd'hui un homme raisonnable, riche... J'vivrais dans mes terres, près du duc... Et j'en serais pas réduit, misérable... à fuir, à me cacher... tremblant pour ma tête.

Il eut un frisson, s'arrêta et regarda autour de lui, comme s'il craignait d'y voir tous les représentants de la justice.

— Rassurez-vous, cher ami, interrompit Louis Clermont. J'arrive de Buenos-Ayres...

— Ah !

Le malheureux devint livide.

— Je sais tout !

Il baissa la tête.

— Mais nul ne vous soupçonne et ne se doute du rôle que vous avez joué dans l'affaire, qui passe pour un simple accident, pour un malheur fortuit, quoique terrible. La ville est dans un deuil véritable.

— Vous ne me trompez pas, pour me rassurer ? On ne sait pas ? On ne m'accuse pas ? On ne me recherche pas ?

— Pas le moins du monde. Il n'y avait pas de témoins. Quand on est venu, l'incendie empêchait de pénétrer dans la maison... Il a tout détruit... tout ! répéta Louis Clermont avec une intention marquée.

— Tout ? tout ? reprit le marquis d'une voix où l'on sentait l'écho lointain d'une véritable horreur mêlé à une sorte de joie farouche.

— Oui !

Il y eut un silence.

Paul de Kandos essuyait son visage baigné de sueur.

Tout à coup son expression changea, et ce fut avec un brus-